



Karim Haouadeg

Célébration du monde

L'immensité du ciel de Jacques Lèbre
(*La nouvelle Escampette*, 2016)

Ce recueil, le dixième publié par Jacques Lèbre, est celui d'une pleine maturité poétique. Il n'était peut-être jamais allé aussi haut. Les trois parties qui constituent l'ouvrage montrent trois aspects du talent d'un auteur sinon maître de son écriture (aucun vrai poète ne l'est), du moins en pleine possession de ses moyens. Cette puissance poétique, qu'il a acquise au bout de longues années, elle lui était d'autant plus nécessaire qu'il s'attaque ici à des réalités singulièrement difficiles à dire. La première partie est d'ailleurs significativement intitulée « Vent » : c'est-à-dire ce qui est à la fois le plus évident, ce qui impose sa présence, et qui est en même temps le plus insaisissable.

Dans le beau numéro 17 de la revue *Phoenix*, paru au printemps 2015, où un dossier substantiel lui était consacré, Jacques Lèbre évoquait, parmi les poètes qui avaient marqué sa jeunesse, un nom inattendu : celui de Francis Jammes. Dès le premier poème, « Un matin », on sent ce qu'il serait injuste d'appeler une influence de Jammes (tant l'écriture de Jacques Lèbre est singulière) mais qu'on doit bien signaler comme la permanence ou le prolongement d'une voie poétique ouverte il y a de cela plus d'un siècle par l'auteur du *Deuil des primevères*. Jammes opère une véritable révolution poétique, généralement insoupçonnée, qui s'exprime à la fois sur le plan formel et sur le plan des thèmes que cette forme conquise permet désormais d'aborder sans indécence. Ce travail de déstructuration du vers au profit d'une rythmique, de cette musicalité que Gide définissait parfaitement : « *J'appelle musique, ici, cette conspiration du nombre et des sonorités, de l'émotion et de la pensée* », c'est lui qui rend possible une poésie du concret et de sa *célébration*.

La poésie de Jacques Lèbre, tout en se tenant au plus loin de toute religion constituée, est, comme celle de Jammes, une poésie de l'immanence / transcendance de l'esprit, une poésie, en un mot, de la *présence*. Les choses, les êtres, toutes les réalités humaines et naturelles, dans leur fragilité, dans leur évanescence et leur apparente insignifiance, sont là, malgré tout, présentes. Elles existent, indubitablement, et s'imposent à qui veut bien prendre le risque de penser. Et ces choses légères, à peine perceptibles, avec lesquelles la poésie se débat depuis ses origines, il ne s'agit pas seulement de les dire, mais, en les disant, de les faire advenir, de les mener à l'être (« *Ce sont des choses, des événements et des moments / qui ne veulent pas mourir et qui demandent / asile à la porte de votre mémoire* »). Le vent qui se révèle à nous « *par le murmure des feuilles* » ou qui dénude les arbres en automne, ce vent qui se joue « *d'une barque que les vagues secouent* » ou qui transporte le pollen de fleur en fleur, d'arbre en arbre, il est de même nature, de même importance pour Jacques Lèbre, que « *le dernier souffle d'un mourant* » (qui va où ? se demande le poète). Et de même nature aussi que cet esprit « *éparpillé en autant d'êtres vivants.* » Jacques Lèbre est un maître dans l'art de dire ces choses infimes, insignifiantes à première vue, qui font toute une vie parfois. Il y faut, outre de

remarquables dons d'observation, une réelle délicatesse et beaucoup de pudeur.

On pourrait dire de tout ce recueil qu'il est une longue méditation sur une seule et unique réalité, aussi indiscutable et massive que (presque) impossible à dire : la mort. Une mort qui n'apparaît en quelque sorte qu'en creux dans ces poèmes. Chez Jacques Lèbre, la plénitude de l'être n'est pas démentie mais confirmée, au contraire, par sa précarité. Toute présence, fût-ce dans sa fugacité (« *une balle de lumière que lance une fenêtre* » ou « *l'éclat qu'une vitre de voiture projette / dans la verdure inextricable d'un parc* ») est présence toute entière, et éternelle qui plus est (au sens où Jankélévitch, pour expliquer Spinoza à ses étudiants, disait en se montrant lui-même : « *Je vous présente une vérité éternelle qui va mourir.* ») La mort, Jacques Lèbre trouve d'ailleurs des images parfois aussi surprenantes que saisissantes pour la dire :

Maintenant, de l'herbe drue pousse sur votre absence
et ce que fut votre vie n'a pas plus de poids
que le souffle du vent qui vient la faire frissonner,
tendre peau verte atteinte de chair de poule.

Cette mort insaisissable (« *n'appartient pas à l'espace / n'appartient pas au temps // peut-être de l'ordre des anges ?* »), c'est avant tout celle de son père, évoquée dès le début du recueil dans un poème intitulé « *Visite* ». Après sa mort, le père est à la fois partout et nulle part présent. Pas dans l'urne en tout cas, mais peut-être dans les outils laissés là, les cannes à pêche ou (pourquoi pas ?) dans la « *buse qui plane au-dessus du calvaire* » ou dans ce lichen qui « *s'accroche au lisse du marbre noir* ». Ce père disparu, il est l'unique objet de la deuxième partie du recueil, intitulée « *Réduit, désormais, à l'immensité du ciel* », bouleversant dialogue-méditation. Et si la mort en est en quelque sorte absente, le mort, lui, impose sa présence qui n'est ni celle de l'âme dérobée (« *L'enlèvement d'une âme* »), ni celle du corps que la mort a laissé (« *Ni l'ange, ni son aile sombre, / mais la certitude qu'il est passé, / le corps comme preuve du passage* »). Le mort, lui, existe désormais ailleurs, et autrement.

La magnifique dernière partie, « *Une nécropole, des chardonnerets* », tout en poursuivant la réflexion sur la mort, propose une ouverture dans le temps et dans l'espace. L'évocation d'un voyage dans le Poitou, une nécropole du XI^e siècle, des églises romanes et des oiseaux discrets, et c'est toute une méditation sur la vie, la mort, l'histoire, la poésie et l'éternité, l'espace et le temps tout entiers. Cette dernière partie clôt également de manière parfaite le recueil sur le plan formel. On constate une certaine diversité, de ce point de vue, au cours de l'ouvrage, qui signale la recherche obstinée d'une forme adéquate, qui puisse faire advenir la réalité qu'on veut dire. Mais le ton, la voix est quant à elle unique et reconnaissable. Le rythme aussi, cette musique parfaitement accordée au sujet (qu'on pourrait schématiquement résumer ainsi : la mort malgré la présence du monde ; la présence du monde et au monde malgré la mort). C'est cette voix unique de Jacques Lèbre qui fait la singularité précieuse d'une poésie qui se situe quelque part entre le silence et le chant.